

A.C.I.R.E.Ph.

Association pour la Création d'Instituts de Recherche sur l'Enseignement de la Philosophie

C'est la seule discipline dont le programme n'a pas été modifié depuis vingt-six ans. Profs de philo, réveillez-vous!

ROSAT Jean-Jacques Libération 29 octobre 1999

Une étrange doctrine a longtemps prévalu parmi les professeurs de philosophie: celle-ci serait à elle-même sa propre pédagogie. Le raisonnement est imparable: puisque seule la philosophie est en droit de dire ce qu'est «la philosophie» et ce qu'est «enseigner», non seulement le professeur de philosophie a le devoir d'ignorer ce que d'autres discours pourraient avoir à lui apprendre sur les conditions, les modalités et les effets de son activité, mais, plus encore, aucune réflexion pédagogique proprement dite ne doit lui être demandée: pour bien enseigner la philosophie, il suffit de disposer du niveau de connaissance théorique attestée par le succès au Capes et surtout à l'agrégation.

On ne s'étendra pas ici sur les raisons du succès de cette idéologie professionnelle ou, si l'on préfère parler comme Diderot, de cet «idiotisme de métier»: position d'exception et de supériorité d'une matière enseignée une seule année, au terme et en couronnement des études secondaires; image autovalorisante d'une discipline d'autant plus noble qu'elle est indéfinissable; image idéalisée de l'enseignant de philosophie, penseur avant d'être professeur, choisissant ses modèles parmi ces figures héroïques qui, de Socrate à Cripure, ont cultivé l'originalité absolue.

Mais, depuis une vingtaine d'année, les bénéfiques narcissiques de cette belle posture se paient au prix fort. Avec la massification de l'enseignement secondaire, sont arrivés jusqu'en terminale des élèves qui, par leurs milieux sociaux et culturels, leurs rapports à l'école, aux

savoirs et à l'autorité, leurs parcours scolaires et leurs projets professionnels et personnels, n'ont plus avec les professeurs cette complicité culturelle qui permettait aux modalités traditionnelles de la transmission de la philosophie de se faire passer pour évidentes et quasi naturelles. Le professeur «chevronné», débordé par ce «nouveau public», est acculé à bricoler dans son coin des solutions pédagogiques d'urgence s'il ne veut pas finir par se prendre pour le dernier des Mohicans de la pensée. La jeune agrégée envoyée faire ses premières armes dans des classes de technique industrielle et mise en échec au bout d'un mois devra, si elle choisit de ne pas fuir, inventer péniblement et toute seule les outils et les manières de faire qui lui permettront de survivre, et quelquefois de réussir.

Collectivement, la profession s'est montrée incapable de faire face à ces changements. La philosophie est la seule discipline dont le programme n'ait pas été modifié en vingt-six ans. Ces dix dernières années, trois projets de réformes successifs ont fini dans les tiroirs, non à l'issue de débats sérieux, mais dans un climat passionnel de divisions, de rumeurs et de procès d'intention. Quant à l'extension de la philosophie à toutes les filières de l'enseignement technique, elle s'est faite en l'absence de toute réflexion collective comme si on préférerait ne pas savoir ce qui s'y passe.

On a envie de dire que la démocratisation du lycée a fait éclater la contradiction fort ancienne entre les principes démocratiques

de la philosophie (la raison étant la chose du monde la mieux partagée, chacun a «droit à la philosophie») et l'image aristocratique qu'elle entretient d'elle-même et de ses rapports avec ce qui n'est pas elle. Les professeurs de philosophie sont aujourd'hui au pied du mur: ou ils reconnaissent qu'ils ne veulent pas s'adresser à tous ou ils s'engagent dans une réflexion collective sur leurs propres pratiques.

Il est temps de reconnaître qu'enseigner la philosophie est aussi un métier; que si la philosophie a sa spécificité, celle-ci n'est pas «plus spécifiquement spécifique» que celle de la chimie ou de la géographie. Il est temps aussi de reconnaître que les professeurs de philosophie ont un besoin urgent de lieux institutionnels, où, dans un climat de liberté et de pluralisme, ils puissent «parler métier»: échanger des expériences et des idées neuves; réfléchir sur ce qu'ils font et sur ce qui se fait ailleurs; débattre aussi bien du contenu des programmes et des manières de faire cours que des types d'exercices et des principes d'évaluation.

C'est dans cet esprit que plus de deux cents professeurs de philosophie, réunis au sein de l'Acireph (1) demandent aux pouvoirs publics la création d'instituts de recherche sur l'enseignement philosophique. Ceux-ci ne devraient évidemment pas être des institutions centralisées, chargées de diffuser une doctrine et un modèle pédagogique uniques, mais des réseaux, académiques et national, à travers lesquels les professeurs de philosophie pourraient devenir les coauteurs de leur propre formation continue. A cette condition, peut-être les professeurs de philosophie ont-ils une chance de dépasser les blocages où ils se sont eux-mêmes enfermés, au risque d'éloigner des adolescents qui leur sont confiés la philosophie elle-même.

Jean-Jacques Rosat est président de l'Association pour la création des instituts de recherche sur l'enseignement philosophique (Acireph).

(1) Elle organise les 30 et 31 octobre au lycée Balzac à Paris un colloque: «Enseigner la philosophie». Rens.: 01 42 72 77 51.